

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 14 juin. Indications pour la Louisiane — Temps beau vendredi; beau samedi excepté ondées près de la côte; vents frais de l'ouest.

Exposition Universelle de Paris.

Durant l'Exposition Universelle de 1900, tous nos compatriotes qui désireront lire notre journal, pourront s'adresser à nos correspondants à Paris, Messieurs Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "Comptoir International de Publicité," 18, Rue de la Grange-Baillières, qui tiendront à leur disposition les numéros de notre collection qui leur seront demandés. Inutile d'ajouter que nous aurons le soin d'envoyer à nos correspondants les exemplaires de notre journal par chaque courrier, de manière que le lecteur puisse trouver chez nos amis les numéros les plus récents.

Ainsi, chaque lecteur de notre journal, quoique se trouvant éloigné de notre ville, pourra continuer à s'informer des faits et événements qui s'y seront produits.

L'ABELLE

— DE LA —

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00... Un an; \$6.00... 6 mois; \$3.00... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00... Un an; \$1.00... 6 mois; \$0.50... 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés n'ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner, devront s'adresser aux marchands.

MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

TEMPERATURE

Du 14 juin 1900.

Table with 3 columns: Direction du Vent, Force du Vent, Température. Rows for Fahrenheit and Centigrade scales.

LES

Filatures de Coton

DANS NOS CAMPAGNES.

Il vient de s'établir, il n'y a pas bien longtemps, à la Nouvelle-Orléans, une grande et belle filature de coton qui fait d'étonnants progrès et promet d'en faire de plus étonnants encore dans l'avenir.

Son capital (actions) s'élève déjà à plus de \$100,000. M. James A. Lee et J. P. Subervielle étaient, récemment, candidats à la présidence de la compagnie. C'est M. Subervielle qui l'a emporté, avec M. Léon Dreyfus, comme vice-président, et M. Levy, comme secrétaire.

Voilà nos campagnes de la Louisiane lancées sur la voie du progrès; nous avons la ferme confiance qu'elles ne s'arrêteront pas en si beau chemin, et que les filatures de coton vont se multiplier dans nos paroisses.

A ce propos, plusieurs de nos journaux se donnaient, récemment, la peine de poser la question suivante: à laquelle est si facile, si simple de répondre, en principe comme en fait, qu'elle frise la naïveté.

La voici: Les filatures de coton peuvent-elles et doivent-elles profiter à une communauté et la faire progresser au double point de vue de la richesse et de la population? En vérité, il n'y avait pas à faire grands frais de raisonnement pour résoudre cette question. Le plus grossier bon sens suffit pour y répondre triomphalement. Et ce qu'il y a de plus fort que tous les raisonnements, les faits abondent de toutes parts, au Nord, dans la Nouvelle-Angleterre, à l'Ouest, au Sud, au Sud surtout, que l'établissement d'usines et de fabriques de ce genre vient de transformer.

Un seul petit exemple, il suffira, car il est très éloquent et offre un argument sans réplique aux partisans des filatures. Greenville, dans la Caroline du Sud était, il y a six ou sept ans, une petite ville d'à peine 8,000 âmes. Il s'y fonde, d'abord, trois filatures. La population augmente incontinent. Ce premier succès étant encourageant, il s'en élève trois autres; en tout six filatures.

Aujourd'hui, la population de Greenville dépasse 16,000 âmes; en sept ans, elle a plus que doublé; et ce qu'il y a de mieux, c'est que ces fabriques prospèrent, donnent de superbes dividendes; c'est qu'elles font vivre confortablement des milliers d'ouvriers et d'ouvrières. On voit dans la Caroline du Sud des enfants de 11 à 14 ans se faire un revenu mensuel de \$30. Tout cela n'empêche pas ces fabriques d'améliorer, chaque année, leur matériel et d'étendre leurs affaires.

Qu'on dise donc, après cela, que les filatures de coton ne rapportent pas de gros bénéfices! Ménagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Arbita donne un appétit d'ours.

ECOLES DE TEXTILES.

Il s'agit en ce moment, dans notre Presse Louisianaise et, surtout, dans notre législature, à Baton Rouge, une question très intéressante qui doit produire pour notre monde industriel, les résultats les plus bienfaisants. On veut établir une école ou des écoles de textiles; l'idée est on ne peut plus heureuse.

An point de vue de la production de la matière première, nous sommes véritablement privilégiés; nous avons l'Etat de l'Union l'est plus favorisé que nous. Seulement nous ne savons que faire de cette matière première. Nous sommes obligés de l'envoyer au loin, au Nord, à l'étranger, où on la transforme pour les besoins de la consommation. Or, les profits de cette transformation sont beaucoup plus considérables que ceux de la production. Les étrangers s'enrichissent à nos dépens et nous restons pauvres par notre faute.

Les ouvriers habiles nous manquent; les quelques objets manufacturés qui sortent de nos ateliers sont communs et grossiers. Pourquoi n'établirait-on pas parmi nous des écoles où se formeraient d'excellents ouvriers, dont la main d'œuvre nous ferait honneur et nous enrichirait? Il y a là une idée neuve, très heureuse, qui, habituellement exploitée, peut transformer nos populations laborieuses et élever considérablement le niveau de leurs salaires.

Nous voyons avec plaisir que nos législateurs se préoccupent vivement de cette question, et nous espérons que nos sénateurs et nos représentants ne se sépareront pas, avant d'avoir tenté un essai de ce genre.

A Propos des Maisons Mal Famées.

Nous avons sous les yeux une communication extrêmement importante, concernant les quartiers où doivent être relégués, les maisons mal famées. Malheureusement, ce document nous est arrivé à une heure si avancée de la nuit, que nous sommes obligés de remettre à un autre jour la discussion sur ce sujet.

LE GRAND-DUC D'OLDENBOURG.

Nicolas Frédéric-Pierre, grand-duc, chef du second rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp, dont nous avons annoncé la mort hier, était né le 8 juillet 1827 et avait succédé, le 27 février 1853, à son père Paul-Frédéric-Auguste, comme grand-duc souverain d'Oldenbourg, prince de Lubek et de Birkenfeld, seigneur de Jewer et de Kimpshausen, etc.

Général de cavalerie au service de Prusse (en retraite), général d'infanterie dans l'armée hanovrienne, chef du régiment d'infanterie russe Taroutino, ainsi que du régiment de cuirassiers prussiens de Westphalie No 4, et propriétaire du régiment d'infanterie hanovrienne No 3, il régnait sur une population d'environ 285,000 sujets, d'après une constitution promulguée le 18 février 1849, alors assez libérale, mais révisée dans le sens monarchique le 22 novembre 1852. Uni par des liens de famille à la maison impériale de Russie, il suivit, pendant la guerre d'Orient, la politique de la Prusse, et combattit l'influence de l'Autriche.

A l'occasion de la conquête

des duchés de Schleswig et de Holstein par l'Autriche et la Prusse, le grand-duc d'Oldenbourg éleva sur une partie de ces pays des prétentions qu'il défendit par des Mémoires auprès de la diplomatie européenne (1865). Après les événements de 1866, il abandonna en faveur de la Prusse tous les droits de sa maison sur le Schleswig-Holstein. L'année suivante, il conclut avec la Prusse une convention militaire, par suite de laquelle ses troupes furent incorporées dans le corps du prince Frédéric-Charles, pendant la guerre de 1870-1871.

De son mariage avec Elizabeth-Pauline-Alexandrine, fille de Joseph, duc de Saxe-Altembourg, né le 26 mars 1826, il eut deux fils: le grand-duc héritier Frédéric-Auguste, né le 16 novembre 1852, marié le 18 février 1878 à la princesse Elizabeth-Anne de Prusse, fille du prince Frédéric-Charles, et le duc Georges-Louis, né le 27 juin 1855, capitaine du 1er régiment de la garde.

CENTENAIRE DE L'ACADEMIE DE LYON

D'une correspondance. Lyon, 31 mai:

L'Académie de Lyon vient de célébrer son deuxième centenaire par des réunions et des fêtes brillantes.

La séance d'ouverture a été plus spécialement consacrée à des discours où les orateurs ont fait l'histoire de l'Académie. La séance de clôture était présidée par le cardinal Coullié. On remarqua dans l'assistance M. le comte d'Haussonville, marquis de Costa de Beauregard, vicomte de Vogüé, de l'Académie française; Chauveau et Bouchard, de l'Académie de médecine.

Des discours ont été prononcés par M. Beaune, d'Haussonville, le vicomte de Meaux, qui a parlé des progrès des études historiques en France au dix-neuvième siècle, et par M. Bleton, qui a raconté les divers séjours de Molière à Lyon.

Le soir, un banquet de 200 convités a eu lieu dans les salons Monier. M. Ollier, péniatologue lyonnais, président. Après un toast de M. Marty, secrétaire général, qui porta à la santé du président de la République, M. Ollier a annoncé, aux applaudissements de l'assistance, la nomination, que le "Temps" signalait hier, de M. Rongier, professeur à la Faculté de droit de Lyon, comme chevalier de la Légion d'honneur et de M. Armand Caillaud, Perrin, docteur Honorand, comme officiers de l'Instruction publique, Léger et Tavernier, comme officiers d'Académie.

M. de Vogüé prend alors la parole, et au nom de ses collègues de l'Académie française, remercie cette société, à peine moins âgée qu'elle, si vénérable, si aimable malgré ses rivalités très justifiées puisqu'elle a reçu des femmes dans son sein, ce que n'a jamais fait l'Académie française. [Rires.]

Je suis, dit l'orateur, à demi Lyonnais: je suis un modeste provincial de la banlieue lyonnaise, car du haut de nos montagnes du Vivarais le clocher de Fourvière nous apparaissait toujours comme le clocher de la grande ville; pour nous, les jeunes, c'était l'urbis, et ma première académie fut l'Académie d'Oullins, où je devais, dès mon

arrivée, présenter un grand poème sur la grande martyre, la Pologne, en 1863. [Bravos.] La vie, messieurs, reçoit toutes ces impressions; nos esprits sont comme vos métiers à tisser, où la vie brode lentement les événements et en laisse la trace ineffaçable.

Nous souffrons tous d'une maladie bien propre à notre siècle: le cabotinage. Eh bien, je dois reconnaître que Lyon a conservé absolument l'immunité de cette maladie. Après avoir cité à l'appui de son dire la carrière de plusieurs célébrités lyonnaises, l'orateur boit à la grandeur et à la prospérité de Lyon.

"DECORATION DAY" A PARIS.

La colonie américaine de Paris a célébré le "Decoration day", c'est-à-dire la Fête de la décoration des tombeaux, que nous avions annoncée. Ce jour-là, dans tous les cimetières des Etats-Unis, on fleurit les tombes des anciens combattants de la guerre de Sécession.

A trois heures, une assistance nombreuse s'est réunie dans le cimetière de Picpus, autour de la tombe de La Fayette, sur laquelle on avait déposé de magnifiques couronnes de roses et d'iris.

Plusieurs discours ont été prononcés, notamment par le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis, qui a rendu hommage au général de La Fayette et à sa vaillante conduite lors de la guerre de l'Indépendance. M. Peck, commissaire général à l'Exposition; le colonel Clark Carr et M. de Sahnne La Fayette ont également pris la parole.

Selon l'usage traditionnel, le drapeau américain avait été étendu sur la tombe de La Fayette. Nous avons constaté que l'assistance était, cette année, beaucoup plus considérable que les années précédentes.

En partant on s'est donné rendez-vous, à Vendôme, où a eu lieu l'inauguration du monument élevé au maréchal Rochambeau. Le banquet franco-américain dont nous avons parlé, organisé par le Club universitaire américain, a eu lieu l'autre soir à l'hôtel Continental, et c'a été une manifestation amicale des plus réussies.

La maquette en plâtre du monument en bronze de Rochambeau, dont il est question ci-dessus, avait été dressée au fond de la salle et présidait pour ainsi dire la fête.

Effectivement, c'est l'ambassadeur, général Horace Porter, qui présidait. A un échange plusieurs toasts: c'est l'ambassadeur qui a ouvert le feu; M. Lavy a répondu au nom de M. Millerand; M. Bourgeois a badiné; M. Peck a parlé de l'exposition américaine, et d'autres seigneurs d'importance ont clos, par de petits discours divers, cette soirée.

L'empereur Guillaume à Paris.

Un chroniqueur parisien prétend tenir de la bouche d'Allemands séjournant actuellement à Paris que l'empereur d'Allemagne a déjà visité incognito l'Exposition. Cette visite remonte à quinze jours environ. L'empereur, arrivé par un train de Belgique, se serait fait transporter de grand matin au pavillon allemand, qu'il aurait visité dans tous ses détails. Le retard de quelques jours

apporté à l'ouverture de ce pavillon aurait été dû à certains changements dont le souverain a eu la pensée et qui ont été exécutés d'après ses instructions formelles.

Le séjour de Guillaume II a été de vingt-quatre heures selon les uns, de quarante-huit heures selon les autres. Son incognito a été absolument respecté par ses compatriotes qui se sont souvenus sans doute qu'ayant été salué par des Prussiens lors de l'Exposition de 1878, alors qu'il n'était cependant que petit-fils d'Empereur, il avait manifesté quelque déplaisir d'être reconnu.

L'utilisation des voies ferrées pendant la guerre

De Capetown à Pretoria, il y a 1,600 kilomètres. Les généraux anglais ont eu à échelonner le long de cette énorme ligne 221,000 hommes, et à en pousser au moins 40,000 jusqu'au cœur du Transvaal. Il y avait trois lignes de chemin de fer, représentant un réseau de 3,200 kilomètres; l'une partant de Capetown, la seconde de Port-Elizabeth, la troisième d'East-London. Elles aboutissent: l'une à Boulonwayo, les autres à Johannesburg et Pretoria, avec embranchement sur Durban et sur Delagoa bay.

Au début de la guerre, les progrès des Boers et des Afrikaners insurgés furent tels que les lignes de jonction De Aar-Naauwpoort furent détruites et la jonction entre la ligne d'East-London et les deux autres principales un instant coupée. A ce moment, il devint impossible au Cap de se procurer le charbon des houillères de l'Afrique du Sud pour les machines; il fallut le faire venir d'Angleterre.

On triompha de ces difficultés. Entre novembre 1899 et le mois de février suivant, les chemins de fer transportèrent 18,000 animaux, 37,000 tonnes d'approvisionnements, 70,000 hommes et 30,000 chevaux. Du commencement de l'année au 30 avril elles transportèrent près de 200,000 hommes de troupes. Avec les chevaux convoyés, ceci représente une circulation de 60,000 wagons, c'est-à-dire 500 wagons par jour.

Or ces lignes étaient à voie unique, avec un pente de près de 5 centimètres par mètre pendant plus de 700 kilomètres si l'on part de Capetown, et environ 500 kilomètres si l'on part d'East-London ou de Port-Elizabeth. Les stations étaient rares, et les voies de garage également. L'eau faisant défaut pendant une partie du parcours, les convois devaient emporter leur eau. On peut affirmer qu'en l'absence des voies ferrées la campagne était impossible. Mais l'administration militaire anglaise a su tirer d'elles, en peu de temps, tout ce qu'il était possible d'en tirer.

AMUSEMENTS.

WEST END.

D'un côté, le brillant orchestre de Bellstedt, de l'autre, les intéressantes vues du professeur Heed; par ici, les exécutions décapitantes de Sabel qui chante et danse à la perfection; par là, les droïeries chantées de Mason, et enfin, les promesses du jongleur Wieland n'y a-t-il pas là, pour le West-End, déjà si populaire par lui-même, de quoi attirer la foule, tous les soirs? C'est ce qui arrive, en effet. Il est parfois bien difficile de se procurer une place convenable sur la plate-forme.

PARC ATHLETIQUE.

Hier soir, il y avait une foule énorme au casino du Parc Athlétique. Rien de plus naturel; on y donnait la première de "Giroff-Giroff", et comme s'y attendait le public, la pièce a été remarquablement bien enlevée, avec un entrain étonnant. Il en sera ainsi jusqu'à dimanche, au milieu des bravos de l'assemblée.

N'oublions pas l'orchestre Paolletti qui est une des plus vives attractions de la soirée.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Propos de table: Mousieur. — Le meilleur moment de la journée c'est celui du dîner.

Madame. — Le meilleur moment du dîner c'est celui du dessert.

Bébé. — Le meilleur moment du dessert c'est celui des confitures!

Fragment de conversation. — Jamais je n'ai tant rencontré à Paris de gens qui ne parlent pas le français.

Busenval, d'un air profond: — Ce sont généralement des étrangers!

— A la caserne, leçon d'histoire: — Est-ce que les soldats de Clovis touchaient leur prêt? Le caporal: — Parfaitement; mais déjà, ils n'avaient que cinq centimes par jour; c'est ce qu'on appelait le sou du Franc!

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1900.

PROGRAMME:

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part aux concours de cette année: LE THEATRE DE MOLIERE. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible; sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes de l'is ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de L'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour les honneurs, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents qui ont obtenu des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUES, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

96 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldagne.

TROISIEME PARTIE.

XI

On se rendit vers la fin de l'après-midi au chevet de Pulchérie. Elle était bien pâle encore, ses

lèvres bien décolorées. Mais le regard devenait étrange, avec l'expression d'extase, dénotait cette satisfaction intime, que rien ne parviendrait à ébranler.

On lui parla doucement. Le jeune inspecteur le fit d'une façon générale, ayant pris la charge de poser les questions voulues.

— Mon enfant, surtout soyez calme, vous êtes entourée d'amis: M. Varagniez qui n'a jamais vu, dans votre condamnation, qu'une erreur judiciaire, dans votre entêtement à vous déclarer coupable, qu'une volonté de vous sacrifier pour un autre... qui en est indigne, puisqu'il vous a laissés l'accomplir.

— Me Silvère, votre défenseur, dont les présomptions au sujet de votre innocence ont toujours été sincères.

— M. le directeur qui, jusqu'au jour où le meurtrier sera connu, Pulchérie l'interrompt: — Je croyais qu'il était en prison?

— Il y a en effet un homme en prison... Sportivement, il s'est livré.

La jeune fille tressaillit. — Quel est cet homme? — Albéric Soucaud.

Claude la regardait, et elle regardait Claude. Celui-ci avait à la racine des cheveux des gouttes glacées. Mais ses yeux parlaient; ils parlaient encore pour elle seule.

On lui mentait, comme on lui avait déjà menti. — Albéric m'aime, répondit-elle d'une voix tranquille, il se dévoue.

— S'il avait dû se dévouer, il l'eût fait depuis longtemps... Il a affirmé en se jurant qu'il succombait au remords.

— S'il a dit cela, c'est pour me tirer d'ici... Pourquoi aurait-il tué Mme Varagniez?

— Vous dites qu'il vous aime... Il avait assez de vous voir souffrir.

Albéric savait que Mme Varagniez était dure, mais il n'a jamais su, pas plus que les domestiques qui pourtant vivaient en elle, mais révisée dans le sens monarchique le 22 novembre 1852. Uni par des liens de famille à la maison impériale de Russie, il suivit, pendant la guerre d'Orient, la politique de la Prusse, et combattit l'influence de l'Autriche.

— Cependant, cette chute dans l'escalier de la cave, qui vous a déformé l'épaule.

— On a pu croire à un accident... Personne n'a écrit là quand elle m'a posée.

— Enfin, et quoi qu'il en soit, Albéric Soucaud est sous les verrous.

— C'est impossible. — Cela est. — Ce n'est pas lui le coupable. — Il n'en passera pas moins en Cour d'assises.

— Je ne puis le croire. — Pourquoi? — Il me semble que pour cela il me faudrait revenir sur mes ayeux.

— Eh bien, revenez-y... Nommez enfin l'auteur du crime... Albéric Soucaud est mis en li-

berté, vous aussi. Pulchérie, qui s'était assise, se renversa sur l'oreiller.

— Je ne demande pas la liberté... Peut-être au fond suis-je digne de pardon; j'avais beaucoup souffert, j'étais à bout...

— Ma main a frappé... — Ma volonté y a-t-elle été pour quelque chose, je ne crois pas...

— J'ai eu des regrets de mon action, sans éprouver une fois, celui d'avoir tranché la vie à une femme qui n'était pas digne de ce nom...

— J'expie, cela me lave du sang que sans y penser j'ai versé.

— A mesure qu'avance cette expiation, que les hommes ont ordonné proportionnée à ma faute, le remords s'en va.

— Lorsque je sortirai d'ici, j'y laisserai toute pensée, qui pourrait me troubler plus tard.

— Messieurs, ne m'interrogez plus.

— Vous êtes bons, je vous remercie, mais je ne puis vous dire autre chose que la vérité: — C'est moi qui ai tué la châteline du Val-Rose, Mme Agathe Varagniez.

Le ton était tel qu'il eût vaincu les plus incrédules. Un instant, la perplexité revint chez ces hommes, dont deux, par leurs fonctions mêmes, étaient portés vers la culpabilité.

Si la scène de l'autre jour,

alors que, plaidant le faux dans l'espérance de savoir le vrai, l'inspecteur annonçait l'arrestation d'un coupable imaginaire, n'eût surgi dans leur mémoire, ils eussent accepté sans retour la version qui, en somme, convenait à autrefois les jurés de Montpellier.

— Allons, fit le jeune fonctionnaire, Albéric Soucaud demeurera prisonnier.

La tête de la jeune fille eut un mouvement de dénégation, sans se relever de dessus l'oreiller.

— Je ne puis pas croire, qu'on maintienne dans une cellule, un garçon qui agit ainsi, parce qu'il m'aime, alors que moi, j'affirme ce que j'ai toujours affirmé.

— Voyons, je vous en supplie, nous vous en supplions tous, parlez!

Elle ferma sa bouche entr'ouverte.

— M. Varagniez, vous le demandez comme nous, n'est-ce pas? Claude, à quelque distance du lit, s'approcha, s'assit sur la chaise, à la tête, reprit, comme la veille, les mains de Chérie.

— Ecoutez M. l'inspecteur, ma fille... parle!

Les doigts de la décente pressèrent ceux de l'homme, dont la voix arrivait donc à ses oreilles, quoi qu'il dit.

— Je ne puis mentir. — Ce serait le procès en révision... ta réhabilitation. — Que je sois réhabilitée à vos propres yeux, je n'en demande

pas davantage... Ma peine accomplie, je le serai.

— Mais pour nous tous, qui l'aimons.

— Vous m'aimerez plus encore, si je vais jusqu'au bout.

Claude détacha ses mains des siennes dont nul ne devinait l'étreinte.

Il eut vers ceux qui attendaient, la respiration suspendue, un geste découragé.

Ce geste signifiait: Inutile! rien ne vaincra cette obstination.

Ils en étaient de plus en plus convaincus.

— Alors, fit le directeur, il est superflu de vous faire signer une demande de grâce.

— Une demande en grâce! répéta-t-elle, se redressant.

— Qui pourrait vous faire libre dans quelques semaines, dit M. Silvère.

— Dans quelques semaines... Serait-ce vrai?... serait-ce vrai?

— Mais oui.

Elle joignit ses mains, se tourna vers M. Varagniez.

— Je retournerais au Val-Rose, je vivrai au milieu de vous!

— Oui, mon enfant.

— Je reverrais Albéric... Mon pauvre Albéric, dont je n'ai point voulu même une lettre, de peur de trouver après la prison trop dure...

Et ses mains toujours jointes, tendues maintenant vers l'inspecteur, puis vers le directeur.

— Car il n'est pas arrêté... Non, je ne le crois pas... je ne le crois pas!

— Vous mettez en doute notre assertion?

— Cette assertion, vous me la donnez, messieurs, dans un but généreux... Mais je ne peux pas dire ce qui n'est pas... je ne peux pas accuser quelqu'un quand c'est moi... moi...

— Et pourquoi?... pourquoi donc ne me feriez vous pas signer